

— Que faites-vous là, bergère? dit Fleur de Lys en s'arrêtant.

— Je ne fais plus rien, seigneur, répondit la bergère; depuis qu'il est jour, je suis occupée après ce mouton; mes peines ont été inutiles; je suis si lasse que je ne puis respirer. Il n'y a guère de jours qu'il ne m'arrive quelque nouveau malheur, et je ne trouve personne qui y prenne part.

— Je vous plains, dit Fleur de Lys, et pour vous marquer ma pitié, je veux vous aider.

Elle descendit aussitôt de son cheval, qui était si docile qu'elle ne prit pas la peine de l'attacher pour l'empêcher de s'enfuir; et sautant par dessus la haie, après avoir essuyé quelques égratignures, elle se jeta dans le fossé et retira le bien-aimé mouton.

— Ne pleurez plus, ma bonne mère, dit-elle à la bergère : voilà votre mouton, et pour avoir été si longtemps dans l'eau, je le trouve encore bien gai.

— Vous n'avez pas obligé une ingrante, dit la bergère. Je vous connais, charmante Fleur de Lys; je sais où vous allez, et tous vos desseins. Vos sœurs ont passé par ce pré; je les connaissais bien aussi, et je n'ignore pas ce qu'elles avaient dans l'esprit; mais elles m'ont paru si dures, et leur procédé avec moi a été si peu gracieux, que j'ai trouvé le moyen d'interrompre leur voyage. La chose est fort différente à votre égard; vous l'éprouverez, Fleur de Lys, car je suis fée, et mon inclination me porte à combler de biens ceux qui le méritent. Vous avez là un cheval dont la maigreur effraye; je veux vous en donner un autre.

II



LEUR de Lys, en passant par le pré dont j'ai déjà parlé, trouva la vieille bergère qui n'avait point encore retiré son mouton, ou qui vou-

lait en retirer un autre du milieu d'un fossé profond.

Aussitôt elle toucha la terre de sa houlette, et sur-le-champ Fleur de Lys entendit hennir derrière un buisson : elle regarda promptement, elle aperçut le plus beau cheval du monde, qui se mit à courir et à sauter dans le pré. Fleur de Lys qui aimait les chevaux, était ravie d'en voir un si parfait, lorsque la fée appela ce beau coursier, et le touchant de sa houlette, elle dit :

— Fidèle Camarade, sois mieux harnaché que le meilleur cheval de l'empereur Matapa.

Sur-le-champ Camarade eut une housse de velours vert, brodée de diamants et de rubis, une selle de même, et une bride toute de perles, avec les bossettes et le mors en or ; enfin l'on ne pouvait rien trouver de plus magnifique.

— Ce que vous voyez, dit la fée, est la moindre chose que l'on doive admirer dans ce cheval. Il a bien d'autres talents, dont je veux vous parler. Premièrement il ne mange qu'une fois en huit jours ; il ne faut point prendre la peine de le panser ; il sait le passé, le présent et l'avenir. Il est à mon service depuis longtemps, je l'ai façonné comme pour moi. Lorsque vous souhaiterez d'être informée de quelque affaire, ou que vous aurez besoin de conseils, il ne faut que vous adresser à lui, il vous donnera de si bons avis, que les souverains seraient bien heureux d'avoir des conseillers qui lui ressemblaient. Il faut donc que vous le regardiez plutôt comme votre ami que comme votre cheval. Votre habit n'est point non plus à mon gré, je veux vous en donner un qui vous siéra fort bien.

Elle frappa la terre de sa houlette, il en sortit un grand coffre couvert de maroquin du Levant, garni de clous d'or : les chiffres de Fleur de Lys étaient dessus. La fée chercha parmi les herbes une clef d'or, elle ouvrit le coffre : il était doublé de peau d'Espagne ; il y avait dedans douze habits, douze cravates, douze épées, douze plumets, et ainsi de tout par douzaine. Les habits étaient si couverts de broderie et de diamants, que Fleur de Lys avait de la peine à les soulever.

— Choisissez celui qui vous plaît davantage, lui dit la fée, et pour les autres, ils vous suivront partout ; vous n'aurez qu'à frapper du pied, en disant : Coffre de maroquin, viens à moi plein d'habits ; coffre de maroquin, viens à moi plein de linge et de dentelles ; coffre de maroquin, viens à moi plein de pierreries et d'argent ; aussitôt vous le verrez ou dans la campagne, ou dans votre chambre. Il faut aussi que vous choisissiez un nom, car Fleur de Lys ne convient pas au métier que vous allez faire ; il me semble que vous pouvez vous appeler le chevalier Fortuné. Mais il est bien juste encore que vous me connaissiez, je vais prendre ma figure ordinaire devant vous.

En même temps elle laissa tomber sa vieille peau, et parut si merveilleuse qu'elle éblouit les yeux de Fleur de Lys.

Son nouvel habit était de velours bleu, doublé d'hermine ; ses cheveux étaient nattés avec des perles, et sur sa tête brillait une superbe couronne.

Fleur de Lys, transportée d'admiration, se jeta à ses

pieds, et s'y prosterna avec un respect et une reconnaissance inexprimables. La fée la releva et l'embrassa tendre-



ment; puis lui dit de prendre un habit de brocart or et vert. Fleur de Lys obéit à ses ordres, et montant à cheval,

elle continua son voyage, si pénétrée de toutes les choses extraordinaires qui venaient de se passer, qu'elle ne pensait plus qu'à cela.

En effet, elle se demandait à elle-même par quel bonheur inespéré elle avait pu s'attirer la bienveillance d'une fée si puissante; car enfin, disait-elle, je ne lui étais pas nécessaire pour retirer son mouton, puisqu'un seul coup de sa baguette pourrait faire revenir un troupeau tout entier des antipodes, s'il y était allé. J'ai été bien heureuse de me trouver si disposée à l'obliger: ce rien que j'ai fait pour elle est cause de tout ce qu'elle a fait pour moi; elle a connu mon cœur, et mes sentiments lui ont été agréables. Ah! si mon père me voyait à présent si magnifique et si riche, quelle joie pour lui! Mais tout au moins j'aurai le plaisir de partager avec ma famille les biens qu'elle m'a prodigués.

En achevant ces diverses réflexions, elle arriva dans une belle ville fort peuplée; elle s'attira les regards de tout le monde; on la suivait, on l'entourait, et chacun disait: S'est-il jamais vu un chevalier plus beau, mieux fait, et plus richement habillé? Qu'il a de grâce à manier ce superbe cheval!

Le gouverneur, qui se promenait et qui l'avait admiré en passant, envoya un gentilhomme lui dire qu'il le priait de venir en son château.

Le chevalier Fortuné (car enfin il faut l'appeler ainsi) répliqua que, n'ayant point l'honneur d'être connu de lui, il n'aurait pas osé prendre cette liberté; qu'il irait le voir,

et qu'il le suppliait de lui donner un de ses gens, auquel il pût confier quelque chose de conséquence pour porter à son père.

Il s'enferma dans sa chambre, puis, frappant du pied, il dit : Coffre de maroquin, viens à moi plein de diamants et de pistoles. Aussitôt le coffre parut, mais il n'y avait point de clef; et où la trouver? Quel dommage de rompre une serrure toute d'or, émaillée de mille couleurs! De plus, que n'aurait-il pas eu à craindre de l'indiscrétion d'un serrurier? A peine aurait-il parlé de ses trésors que les voleurs se seraient assemblés pour le voler, et peut-être qu'ils l'auraient tué.

Le voilà donc à chercher la clef d'or partout; et plus il la cherchait, et moins il la trouvait. — Quelle désolation! s'écriait-il. Je ne pourrai faire part à mon père du bien que m'a fait la fée. En rêvant ainsi, il pensa que le meilleur parti à prendre était de consulter son cheval; il descendit dans l'écurie, et lui dit tout bas :

— Camarade, apprends-moi où je pourrai trouver la clef du coffre de maroquin?

— Dans mon oreille, répondit-il.

Fortuné regarde dans l'oreille de son cheval, il aperçoit un ruban vert, le tire, et voit la clef. Il ouvrit le coffre de maroquin, où il y avait plus de diamants et plus de pistoles qu'il n'en pourrait tenir dans un muid. Le chevalier en remplit trois cassettes, une pour son père, et les deux autres pour ses sœurs; il en chargea l'homme que le gouverneur lui avait envoyé, et le pria de ne s'ar-

rêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez le comte.

Ce messager fit diligence, et quand il dit au bon vieillard qu'il venait de la part de son fils le chevalier, et qu'il lui apportait une cassette bien lourde, le père demeura curieux de savoir ce qui pouvait être dedans, car son prétendu fils était parti avec si peu d'argent, qu'il ne le croyait pas en état d'acheter quelque chose, ni même de payer le voyage de celui qu'il avait chargé de son présent. Il ouvrit d'abord sa lettre, et lorsqu'il vit ce que sa chère fille lui mandait, il pensa expirer de joie; la vue des pierreries et de l'or lui confirmait encore la vérité de ses paroles.

Ce qu'il y eut d'extraordinaire, c'est que les deux sœurs de Fleur de Lys ayant ouvert leurs boîtes, ne trouvèrent que des verrines au lieu de diamants, et des pistoles fausses, la fée ne voulant pas qu'elles se ressentissent de ses bienfaits; de sorte qu'elles s'imaginèrent que leur sœur avait voulu se moquer d'elles, et elles en conçurent un dépit inexprimable; mais le comte les voyant fâchées, leur donna la plus grande partie des bijoux qu'il venait de recevoir; et sitôt qu'elles les touchèrent, ils se changèrent comme les autres. Elles jugèrent par là qu'un pouvoir inconnu agissait contre elles, et prièrent leur père de garder ce qui restait pour lui seul.